

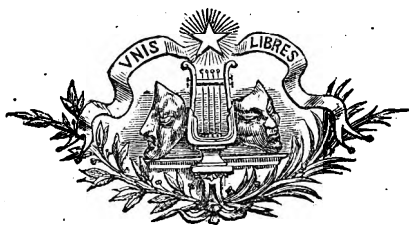
UN MAITRE EN SERVICE

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

MM. ALBÉRIC SECOND ET JULES BLERZY

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre du Gymnase, le 8 septembre 1872.



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

*Libraire de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques
ET DE
la Société des Gens de Lettres.*

PALAIS-ROYAL, 17 & 19, GALERIE D'ORLÉANS.

—
1872

Tous droits réservés.

PERSONNAGES

BRIQUET.....		MM. RAVEL.
SAVARIN.....		TRAIN.
BRIZAMBOURG.....		FRANÇES.
MADAME SAVARIN.....		M ^{lle} VANNOY.

La scène à Paris, de nos jours.

UN MAÎTRE EN SERVICE

Un salon. — Porte au fond. — Portes à droite et à gauche. — A droite une cheminée, coffre à bois à côté. — A gauche une fenêtre. — Au lever du rideau, monsieur et madame Savarin sont assis près d'un guéridon à gauche. La femme fait de la tapisserie; le mari la regarde d'un air soupçonneux.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME SAVARIN, SAVARIN, BRIQUET.

BRIQUET, *entrant par le fond.*

Monsieur, voici votre journal.

SAVARIN.

La bande est déchirée! Ce journal a été ouvert.

BRIQUET.

Oui, par moi; je l'ai lu le premier.

SAVARIN.

Comment, drôle!... (*Il met la bande dans la poche de son veston.*)

BRIQUET.

Ah! Monsieur! je vous ai vu si petit!

MADAME SAVARIN, *à son mari qui lit le journal.*

Vrai, mon ami, tu n'es guère aimable ce matin! Si ç'en'est pour manger et boire, pendant tout le temps du déjeuner, tu n'as pas ouvert la bouche ni desserré les dents.

SAVARIN.

La parole est d'argent et le silence est d'or.

BRIQUET.

Faites excuse, mon bon maître, ce n'est pas comme ça qu'on dit.

SAVARIN.

Et que faut-il dire, maître Briquet?

BRIQUET.

On dit : le silence est urgent quand la parole endort.

SAVARIN.

Mon pauvre garçon, tu es dévoué, mais stupide.

MADAME SAVARIN.

Edgard ?

SAVARIN.

Quoi ?

MADAME SAVARIN.

Il est donc bien intéressant ton journal ?

SAVARIN, *lisant*.

Non.

MADAME SAVARIN.

Il ne raconte aucun bon petit scandale ?

SAVARIN.

Aucun.

MADAME SAVARIN.

En ce cas, il néglige tous ses devoirs.

SAVARIN.

Tous.

MADAME SAVARIN.

Tes réponses sont un modèle de concision, mon ami; depuis quelque temps tu n'es plus le même. Pourquoi ?

SAVARIN.

Tu me trouves un peu changé ?

MADAME SAVARIN.

Énormément.

SAVARIN.

A mon avantage ?

MADAME SAVARIN.

Ah ! pour ça non, par exemple !

SAVARIN.

Que la peste étouffe Briquet si je sais ce que tu veux dire.

BRIQUET.

Monsieur est bien bon ! (*Pendant cette première scène, il arrange les meubles, il les époussette, attentif à la conversation de ses maîtres.*)

MADAME SAVARIN.

Tu as quelque chose que je ne parviens pas à m'expliquer.

SAVARIN.

Comment y parviendrais-tu, puisque je n'ai rien? (*Ils se lèvent.* *)

MADAME SAVARIN.

Eh bien, soit, je me serai trompée, et je fais amende honorable. Sortiras-tu aujourd'hui, Edgard? (*Elle regarde par la fenêtre. Briquet pose sur le guéridon un encrier et un buvard placés sur une table au fond.*)

SAVARIN.

Peut-être, surtout si tu as des commissions dont je me chargerais volontiers.

MADAME SAVARIN.

Merci.

SAVARIN.

Merci oui?

MADAME SAVARIN.

Merci non.

SAVARIN.

En sortant, il me serait facile d'entrer chez tes fournisseurs.

MADAME SAVARIN, *se dirigeant vers la cheminée.* **

Que mon ministre des finances se réjouisse. Pour le quart d'heure, je n'ai besoin d'aucun nouveau crédit.

BRIQUET, *bas à Savarin.*

La lettre! parlez-lui de la lettre... c'est l'instant, c'est le moment.

SAVARIN.

Si tu avais, par hasard, quelque lettre à faire porter, confie-la-moi. Je la remettrai fidèlement à son adresse.

MADAME SAVARIN.

Je n'en doute pas; mais attendu que je n'ai écrit à personne, je n'ai de lettre à faire porter nulle part.

BRIQUET, *à part.*

Oh! oh! oh!

* Madame Savarin, Briquet, Savarin.

** Briquet, Savarin, Madame Savarin.

SAVARIN.

En vérité?

MADAME SAVARIN.

En vérité.

SAVARIN.

En ce cas, je ne sortirai pas. J'ai des comptes à faire. J'y passerai ma journée.

MADAME SAVARIN.

Au revoir, Monsieur le cachotier.

SAVARIN.

A tantôt, Madame la soupçonneuse. (*Madame Savarin sort par la porte de droite.*)

SCÈNE II

BRIQUET, SAVARIN.

SAVARIN.

Eh bien, Briquet?

BRIQUET.

Plait-il, Monsieur?

SAVARIN.

Qu'est-ce que tu es venu me chanter avec ta lettre mystérieuse? Tu vois bien que ma femme n'a écrit à personne.*

BRIQUET.

Mande excuse, Monsieur, je n'ai pas chanté, et la bourgeoise a écrit à quelqu'un.

SAVARIN.

Qui te l'a dit?

BRIQUET.

Je le sais.

SAVARIN.

Explique-toi clairement, animal.

BRIQUET.

C'est bien convenu? Monsieur désire que je parle?

SAVARIN.

Je ne le désire pas, je l'ordonne.

* Savarin, Briquet.

BRIQUET.

Pour lors, Monsieur est servi. Ce matin donc, madame a sonné Ernestine, mon épouse. Elle lui a glissé dans la main un papier avec un billet de banque... de cinq francs ; elle lui a dit, en baissant la voix, comme ça : « Aussitôt après le déjeuner, vous porterez cette lettre où vous savez. Remettez-la en mains propres, et tâchez que monsieur Savarin ne se doute de rien. »

SAVARIN.

Tu es sûr que ma femme a dit cela ?

BRIQUET.

Mot à mot ; madame a ajouté : « Souvenez-vous que je ne vous pardonnerais ni une indiscretion ni une maladresse. » Et pourtant, tout à l'heure, Monsieur a entendu avec quel aplomb...

SAVARIN.

Il suffit ; pas de commentaires. Vite ma redingote, mon chapeau. (*Briquet sort à gauche et revient aussitôt avec les objets demandés.*) Ma parole, avec ses insinuations et ses ragots, cet animal finira par me mettre la puce à l'oreille. (*Il ôte son veston et son bonnet grec et les place sur un fauteuil à droite.*)

BRIQUET, aidant son maître à passer son paletot.

Monsieur sait bien ce qu'il a à faire, pas vrai ? Monsieur sortira un peu après Ernestine et la suivra à quinze pas, sans la perdre de vue.

SAVARIN, avec impatience.

Il y a trois jours que je ne fais que ça ; je suis toujours sur les talons de ta femme. *

BRIQUET, brossant son maître.

Puisque c'est dans votre intérêt ! Quand elle rentrera, Monsieur rentrera en même temps. Ma femme a-t-elle été abordée par un cocodés ? lui a-t-il parlé ? Monsieur n'oubliera rien : les points sur les i quoi ! (*Savarin arpente la scène suivi de Briquet qui le brosse toujours.*)

* Briquet, Savarin.

SAVARIN, *qui n'a prêté aucune attention aux paroles de Briquet.*

Non... non, je ne peux croire que ma femme... et cependant pourquoi ce mensonge? Quel est ce correspondant mystérieux? Oh! je le saurai! *

BRIQUET, *aux aguets.*

Dépêchez-vous, mon bon maître; Ernestine va sortir.

SAVARIN, *continuant à se parler à lui-même.*

J'ai peut-être tort; je la conduis trop souvent au théâtre et au bal... Mais, dame! quand on est marié depuis quatre ans, et qu'on n'a pas d'enfants... C'est égal, les Romains étaient bien inspirés: une honnête femme doit rester chez elle et filer.

BRIQUET.

Ah! bien, ils avaient de drôles de raisonnements vos Romains! Comment une femme peut elle rester chez elle, si elle se met à filer?

SAVARIN.

Filer de la laine, idiot. Tu es dévoué, mais stupide, mon pauvre Briquet. *(Il sort par le fond.)*

BRIQUET *sur le seuil de la porte.*

A quinze pas, Monsieur! à quinze pas! et les points sur les i.

SCÈNE III

BRIQUET, *descendant la scène.*

Dévoué, mais stupide, répète-t-il sans cesse comme un perroquet. Eh bien, non... ni l'un ni l'autre. Un modèle d'hypocrisie et de ruse, voilà ce que je suis. Je le sens: mes remords m'étoufferaient, si je n'avais pas la précaution d'étouffer mes remords. Retenu ici par mon service et par mon lombago, tandis que ma femme court les rues pour les moindres caprices de madame, j'aurais fini par devenir enragé... Il faut tout dire aussi... à l'étage au-dessous de nous, il y a une étude de notaire. L'autre soir, deux clerks causaient à la fenêtre et vous savez, la voix monte. Ils parlaient de leurs bonnes amies, ces petits cre-

* Savarin, Briquet.

vés. L'un disait : « La mienne est mariée à un imbécile... » J'ouvris l'oreille. « Nous nous voyons tantôt ici, tantôt là; elle est blonde comme les blés. » Ma femme est blonde... Je ne sais pas, par exemple, si elle l'est autant que les blés, mais le fait est qu'elle est blonde. « Elle a les yeux vert bouteille. » Bigre, c'est la couleur des yeux de mon épouse ! « Son nom commence par un R. » Ce dernier renseignement fut pour moi un trait de lumière et un coup de poignard. Songez donc : ma femme s'appelle Rnestine!!! C'est alors que j'ai eu l'idée de la faire espionner par le bourgeois. Il faut lui rendre cette justice, monsieur fait bien son service et ma femme est bien gardée... Mais il soupçonne la sienne... il souffre, cet homme... j'ai empoisonné sa vie... Quand je me regarde en dedans, je me dégoûte moi-même.

SCÈNE IV

MADAME SAVARIN, BRIQUET.

MADAME SAVARIN, *entrant à droite.*

Briquet?

BRIQUET.

S'il vous plait?

MADAME SAVARIN.

Mon mari n'est pas là?

BRIQUET.

Non, Madame.

MADAME SAVARIN.

Savez-vous où il est?

BRIQUET.

Monsieur est sorti.

MADAME SAVARIN.

Il avait dit qu'il ne sortirait pas de la journée.

BRIQUET.

Monsieur aura changé d'idée... l'homme absurde est celui qui ne change jamais.

MADAME SAVARIN, *debout derrière le guéridon, dévidant un peloton de laine.*

Est-il sorti longtemps après votre femme?

BRIQUET.

Comme qui dirait sur ses talons.

MADAME SAVARIN.

Naturellement... Et où est-il allé?

BRIQUET.

Ah! Madame... je vénère trop monsieur pour me permettre des questions.

MADAME SAVARIN.

Ça ne vous semble pas étonnant que mon mari sorte toujours sur les talons de votre femme?

BRIQUET, *bas*.Elle s'en est aperçue... Voilà ce que je craignais! (*Haut.*) Mais non, Madame; je mets ça sur le dos du hasard.

MADAME SAVARIN.

C'est bien; laissez-moi.

BRIQUET, *à part*.Je crois que j'ai empoisonné sa vie! à elle aussi. Oh! je me fais horreur! (*il sort à gauche.*)

SCÈNE V.

MADAME SAVARIN, *descendant la scène.*

Est-ce que monsieur mon mari serait amoureux de ma femme de chambre? Depuis quelque jours, à peine l'ai-je envoyée en course, il déserte la maison et il n'y reparait que lorsqu'elle est rentrée. Et ce Briquet qui semble ne s'apercevoir de rien, est-il vraiment aussi aveugle que cela?... Qui trompe-t-on ici? Figaro favorise-t-il la fantaisie de son maître pour Suzanne? Eh! eh! notre Suzanne est encore plus coquette que jolie... Quant à mons Figaro, sans le croire absolument capable de cette vilénie... je questionnerai Ernestine. En attendant, c'est très-ennuyeux, cette coïncidence dans leurs heures de sortie. On a ses petits secrets, et on a la faiblesse d'y tenir. (*La porte du fond s'ouvre avec fracas; effroi de madame Savarin qui se réfugie à gauche.*)

SCÈNE VI

MADAME SAVARIN, SAVARIN.

MADAME SAVARIN.

Ah! mon Dieu! mon ami, qu'elle frayeur tu m'as causée!

Tu n'es pas un homme, tu es un ouragan. Et comme te voilà ému, agité... Qu'y-t-il?

SAVARIN, *qui a arpenté la scène à grands pas.*

Ce qu'il y a? vous osez le demander? Eh bien, non... je saurai me contenir... l'heure des interpellations n'est pas encore venue. Mais tenez-vous-le pour dit, Madame, elle ne tardera pas à sonner.

MADAME SAVARIN.

Tu parles d'interpellations? Mais c'est moi qui compte t'en adresser... et de sévères, je t'en avertis.

SAVARIN.

Madame Savarin, quand l'audace s'élève à de telles proportions, elle s'appelle du cynisme... Votre conscience...

MADAME SAVARIN.

Et la tienne, ne te reproche-t-elle rien? Veux-tu connaître le fond de ma pensée?... Tu me fais l'effet de ces larrons qui crient *au voleur!* afin de dépister les gendarmes. Je te cède la place parce que je déteste les scènes violentes, mais, je te le dis avec douleur, mon pauvre Edgar, j'ai peur que tu ne deviennes fou, fou, archifou. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE VII

SAVARIN, *assis à gauche du guéridon.*

C'est vrai pourtant... je sens ma raison qui déménage. Quelle découverte! quelle catastrophe!... A peine nous sortions des portes de... Allons, bon! le récit de Thérèse... Décidément je deviens fou. Je suivais donc Ernestine, je n'eus pas à la suivre longtemps. Elle traverse la rue, entre dans une maison voisine de la nôtre, et passe devant la niche du portier en prononçant ce nom: « Monsieur Pézénas? » Elle monte l'escalier, s'arrête au deuxième étage et disparaît. Je carillonne à la porte, un domestique m'ouvre, me barre le passage; je le bouscule et j'interviens juste au moment où le susdit Pézénas recevait la lettre de ma femme. (*Se levant vivement.*) Je lui allonge un coup de poing dans l'estomac, il chancelle, je lui arrache la missive, je lui jette à la figure mon gant et ma carte cornée... cornée!... quel mot déplorable viens-je de prononcer! Oh! lettre maudite,

tu me brûles les doigts et je n'ai pas la force de t'ouvrir.
(Tôtant la lettre.) Mais il y a autre chose que du papier
dans cette enveloppe. *(L'ouvrant.)* Des cheveux ! *(Lisant.)*
« Je vous envoie la boucle de cheveux que vous m'avez
demandée; vous êtes un galant homme, je compte sur votre
discretion la plus absolue. » *(Tombant dans un fauteuil à
droite.)* Oh ! la malheureuse ! la malheureuse !

SCÈNE VIII

BRIQUET, SAVARIN.

BRIQUET, *entrant à gauche.*

Comment ! Monsieur, déjà de retour ?

SAVARIN.

Oh ! ce misérable Pézénas, je le tuerai !

BRIQUET.

Mais, mon bon maître, vous êtes complètement dans
votre tort ; Ernestine n'est pas encore rentrée ; ça n'est pas
de jeu ça, c'est contraire à toutes nos conventions.

SAVARIN, *se levant.*

Tais-toi et écoute bien mes instructions : on va venir me
demander, un monsieur, plutôt deux qu'un ; * tu le... ou tu
les...

BRIQUET, *effrayé.*

Ah ! Monsieur, que dites-vous là ? vous voulez que je les
tue ?

SAVARIN.

Tu les... prieras de m'attendre, idiot.

BRIQUET.

A la bonne heure ! Monsieur ressort ? alors Monsieur va
se remettre sur la piste d'Ernestine ?

SAVARIN.

Briquet, j'ai un duel sur les bras.

BRIQUET.

Un duel?...

* Savarin, Briquet.

SAVARIN.

A mort! J'ai gravement insulté l'homme à qui ma femme a écrit ce matin.

BRIQUET, *à part.*

Ah! mon Dieu, qu'ai-je fait!

SAVARIN.

Il me faut deux témoins.

BRIQUET.

Est-ce qu'on ne pourrait pas arranger l'affaire? Tous les jours on arrange des affaires, et après on déjeune ensemble.

SAVARIN.

Impossible, il y a eu voie de fait. Je t'aurais bien pris comme témoin, je n'ai pas de préjugés... et puis tu m'es attaché, toi, tu m'aimes.

BRIQUET.

Oh! oui, je vous aime bien, allez! je vous ai vu si petit.

SAVARIN.

Il n'y faut pas songer. Tu brosse mes habits, tu vernis mes bottines... que dirait le monde? Mais le temps presse... il va ou ils vont venir... fais-le ou les patienter jusqu'à mon retour.

BRIQUET.

J'exécuterai vos ordres, mon bon maître; comptez sur moi. (*Savarin sort par le fond.*)

SCÈNE IX

BRIQUET.

Un duel... un duel à mort, et par ma faute. Ah! gremlin, ah! scélérat de Briquet! un si excellent maître... qui t'est si dévoué!... Et si on te le démolit, imbécile, où trouveras-tu jamais son pareil? Ah! mais non... non... on ne l'abîmera pas... J'ai mon idée, moi... j'ai mon plan. (*Il ôte sa veste, endosse le veston de monsieur Savarin, se coiffe de son bonnet grec.*) C'est moi qui l'a perdu, c'est moi qui le sauvera. Ah! il va ou ils vont venir, ce ou ces tigres altérés du sang du meilleur des hommes! (*Il ôte son tablier blanc et le cache dans le coffre à bois placé près de la cheminée.*) Je le ou les attends. Il aura ou ils auront affaire à moi. (*La porte du fond s'ouvre; paraît Brizembourg.*) Il n'était que temps! Cristi! il n'a pas l'air commode.

BRIZAMBOURG.

A cylindre... Et pour tout dire en un mot, ami intime d'Hercule Pézénas.

BRIQUET.

Pour un joli nom, c'est un joli nom. Et qu'est-ce qu'il désire, Monsieur, votre ami intime ?

BRIZAMBOURG.

Vous le savez mieux que quiconque, Savarin.

BRIQUET.

Je ne m'en doute pas, Brizambourg.

BRIZAMBOURG.

Alors vous me faites poser ; vous n'êtes pas le Savarin que je cherche ; vous êtes son frère ?

BRIQUET.

Je n'ai pas de frère.

BRIZAMBOURG.

Vous êtes son cousin ?

BRIQUET.

Je n'ai pas de cousin. (*Bas.*) Attends un peu, je vais te coller. (*Haut.*) La preuve que je suis bien Edgard Savarin, la voici. (*Il fouille dans la poche de son veston et lui met des papiers sous les yeux.*)

BRIZAMBOURG.

Qu'est-ce que cela ?

BRIQUET.

Une lettre à mon adresse, et la bande de mon journal de ce matin : lisez.

BRIZAMBOURG.

Du moment où vous êtes le vrai Savarin, répondez : *Primo*. Il y a une demi-heure, pénétrâtes-vous au numéro 96 de la rue Caumartin ?

BRIQUET, *à part*.

O mon bon maître, il s'agit de te sauver la vie !

BRIZAMBOURG.

Oui ou non, y pénétrâtes-vous ? Répondez catégoriquement.

BRIQUET.

Oui, j'y pénétra.

avant qu'on m'enterre, je tiens à placer mon petit interrogatoire à mon tour.

BRIZAMBOURG.

Faites, mais soyez laconique, crebleu ! Soyez laconique !

BRIQUET.

Etes-vous marié, Monsieur Brizambourg ?

BRIZAMBOURG.

Vous rouvrez une plaie... Je le fus. Il y a cinq ans qu'Athénaïs est partie pour un monde meilleur. (*Il soulève son chapeau ; Briquet soulève son bonnet grec.*)

BRIQUET.

Eh bien, si avant de se mettre en route pour un monde meilleur, votre Athénaïs vous avait trompé, et si vous vous en étiez aperçu, qu'auriez-vous fait ?

BRIZAMBOURG.

Vous le demandez ? Il le demande ! * J'aurais chargé et déchargé mes revolvers à cylindre.

BRIQUET.

Eh bien, moi qui ne suis pas veuf, j'ai surpris une lettre de mon épouse dans les mains d'un homme qui répond au nom d'Hercule. Croyez-vous que ça soit fait pour me causer beaucoup d'agrément ?... Non. Dites... le croyez-vous ?

BRIZAMBOURG.

Votre raisonnement est purement idiot. Jamais, au grand jamais, mon ami n'a songé à faire la cour à votre femme.

BRIQUET.

Alors pourquoi lui a-t-elle écrit ?

BRIZAMBOURG.

Cette lettre est la première, l'unique, je dirai plus, la seule ! que Pézénas ait reçue.

BRIQUET.

Qu'est-ce qu'elle lui voulait ?

BRIZAMBOURG.

Ah ! mon Dieu, c'est bien simple : madame Savarin lui envoyait une boucle de ses cheveux.

* Briquet, Brizambourg.

BRIZAMBOURG.

Vous avez peur !

BRIQUET.

Peur, moi ? On voit bien que vous ne me connaissez pas
Mais comme le duel est contraire à tous mes principes,
j'aime mieux écrire des excuses.

BRIZAMBOURG.

Je vous préviens que je ne sais pas si elles seront ac-
ceptées.

BRIQUET.

Bah ! bah ! essayons toujours.

BRIZAMBOURG.

Ainsi vous êtes décidé à passer sous les fourches caudi-
nes des excuses écrites ?

BRIQUET.

Je passerai sous toutes les fourches que vous voudrez.

BRIZAMBOURG.

Prenez donc une plume et écrivez ce que je vais vous
dicter.

BRIQUET, *bas.*

Quel crampon ! Pourvu que monsieur n'aille pas nous
tomber sur le dos ! (*Il s'assied devant le guéridon.*)

BRIZAMBOURG.

Y sommes-nous ?

BRIQUET, *se préparant à écrire.*

Allez-y.

BRIZAMBOURG.

A la ligne.

BRIQUET, *écrivant.*

A... la... ligne.

BRIZAMBOURG.

Comment ! vous écrivez à la ligne ?

BRIQUET.

Puisque vous me l'avez dicté.

BRIZAMBOURG.

Mais non... J'ai voulu dire : mettez-vous à la ligne.

BRIQUET.

Alors on s'explique. (*Il prend une nouvelle feuille de papier.*)

BRIZAMBOURG.

A la ligne. (*Dictant.*) « Très-honorable et très-honoré M. Hercule Pézénas, je déclare, reconnais et proclame m'être conduit à votre égard comme le dernier des drôles... »

BRIQUET.

Dites donc?... « le dernier des drôles », c'est bien dur... si je mettais simplement : « comme le dernier des polissons » ?

BRIZAMBOURG.

Vous écrirez : « le dernier des drôles », ou l'on se battra dans une heure!...

BRIQUET.

Ça y est ; ensuite ?

BRIZAMBOURG.

A la ligne. (*Dictant.*) « En conséquence, je vous supplie à deux genoux... »

BRIQUET.

Est-ce qu'un seul genou ne suffirait pas ?

BRIZAMBOURG.

J'ai dit : « je vous supplie à deux genoux. »

BRIQUET.

Ça y est, ensuite.

BRIZAMBOURG.

A la ligne. (*Dictant.*) « De vouloir bien agréer mes excuses les plus plates. »

BRIQUET.

Dites donc?... « les plus plates », c'est encore bien dur... si je mettais simplement : « les plus basses ? »

BRIZAMBOURG.

J'ai dit « les plus plates »... et vous écrirez : « les plus plates. »

BRIQUET.

Ça y est ; ensuite ?

BRIZAMBOURG.

A la ligne. Datedz et signez.

BRIQUET.

Ah bah ! il faut que je signe ?

BRIZAMBOURG.

En toutes lettres, avec votre prénom et votre paraphe. Si même vous avez coutume de dessiner un oiseau, — nous avons des personnes qui ont l'habitude de dessiner un oiseau dans leur paraphe, — eh bien, il faut que l'oiseau y soit. Il faut qu'on voie l'oiseau.

BRIQUET, *se levant.*

Ça y est... moins l'oiseau... L'oiseau n'est pas dans mes habitudes. On n'est pas parfait.

BRIZAMBOURG.

Passez-moi le papier. (*Après lecture.*) Crebleu ! on ne peut pas dire que vous soyez sorti de l'école normale, vous !

BRIQUET.

On aurait bien tort de dire que j'en suis sorti, car je n'y suis jamais entré.

BRIZAMBOURG.

Sans reproche, vous êtes furieusement brouillé avec l'orthographe.

BRIQUET.

C'est l'émotion ; mettez-vous à ma place.

BRIZAMBOURG.

A votre place, moi ! mais plutôt que de signer une lettre pareille, je me couperais les deux mains, moi-même, l'une après l'autre.

BRIQUET.

L'une après l'autre ? vous-même ! ça serait difficile !

BRIZAMBOURG.

Si c'était facile, où serait la gloire ? Je vais porter vos excuses à Pézénas ; priez le ciel qu'il s'en contente. (*Il remonte la scène.*)

BRIQUET.

Ah ! bien , s'il n'est pas content, votre ami, je ne sais pas ce qu'il lui faut.

BRIZAMBOURG, *revenant sur ses pas.*

Un mot encore : êtes-vous douanier ? Je souhaiterais que vous fussiez douanier.

BRIQUET.

Voilà une idée ! Pourquoi voulez-vous que je sois dans cette partie ?

BRIZAMBOURG.

Parce que si vous étiez douanier, il y a lieu d'espérer que vous garderiez nos côtes avec autant de soin que vous gardez les vôtres... et la France pourrait se vanter d'avoir des côtes joliment bien gardées. Je ne vous salue pas. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XI

BRIQUET, *seul.*

Je me moque pas mal de ton salut, vieille bête ! (*Se débarrassant du veston et conservant le bonnet grec.*) Enfin, j'ai réparé ma faute, envers mon bon maître. Il sauve mon honneur... je lui sauve la vie... (*Il remet sa veste et son tablier blanc.*) Nous sommes quittes, et je peux recommencer à piétiner sur mes remords. A présent, il s'agit de savoir si Ernestine est rentrée ; dépêchons... il faut que monsieur me trouve fidèle au poste... Oh ! le voici.

SCÈNE XII

BRIQUET SAVARIN.

SAVARIN.

Briquet ?

BRIQUET.

Ah ! c'est vous, mon bon maître ?

SAVARIN, *s'apercevant qu'il est coiffé de son bonnet grec.*

Qu'est-ce que c'est encore que ces manières ?

BRIQUET.

Ah ! Monsieur... je vous ai vu si petit ! *(Il ôte le bonnet et le pose sur la cheminée.)*

SAVARIN.

Je viens de me croiser dans l'escalier avec un monsieur ; sort-il de chez moi ?

BRIQUET.

Non, Monsieur.

SAVARIN.

Les témoins de mon adversaire sont-ils venus ?

BRIQUET.

Pas encore.

SAVARIN.

Les miens seront ici dans un quart d'heure.

BRIQUET.

Monsieur tient donc toujours à se battre ?

SAVARIN.

Quelle sotte question me fais-tu là ?

BRIQUET.

Mais, mon bon maître, le duel est un crime ; on va devant la correctionnelle.

SAVARIN.

Mêle-toi de tes affaires et va dire à madame Savarin que je veux lui parler.

BRIQUET, *apercevant madame Savarin qui entre à droite.*

Monsieur, ma commission est faite ; voici madame. *(A part.)* Où peut être Ernestine ? *(Il sort à gauche.)*

SCÈNE XIII

SAVARIN, MADAME SAVARIN.

SAVARIN.

Je vous envoyais chercher, Madame. Connaissez-vous ce distique :

La plainte est pour le fat, le bruit est pour le sot.
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

MADAME SAVARIN.

A quel propos me déclamez-vous ces deux vers?

SAVARIN.

Parce que je suis complètement de l'avis du poëte, Madame; aussi n'aurai-je point recours aux tribunaux. Moi qui ne tremblerais pas devant la bouche d'un canon, je l'avoue, j'aurais peur devant la bouche d'un avocat... Nous nous séparerons donc d'un commun accord.

MADAME SAVARIN.

Une séparation?

SAVARIN.

Et vous rentrerez chez votre mère.

MADAME SAVARIN.

Est-ce que je rêve?

SAVARIN.

Vous êtes parfaitement éveillée.

MADAME SAVARIN, *à droite du guéridon, s'asseyant.*

Mais expliquez-vous donc, Monsieur.

SAVARIN, *se promenant avec agitation.*

A quoi bon! une explication ne servirait qu'à élargir l'abîme creusé entre nous. Grâce au ciel, nous n'avons pas d'enfants.

MADAME SAVARIN.

Quelles affreuses paroles osez-vous dire là ?

SAVARIN.

Ce deuil de notre foyer domestique, je le bénis aujourd'hui. Qu'aurais-je, répondu à ces pauvres innocents s'ils m'avaient demandé leur mère ?

MADAME SAVARIN.

Votre démençe a fait des progrès depuis ce matin.

SAVARIN.

Nous sommes tous mortels... je peux mourir bientôt... plus tôt que vous ne pensez... Après m'avoir pleuré... pleuré à votre façon, bien entendu, pendant onze mois, — la loi vous y condamne, — vous serez libre d'épouser votre amant.

MADAME SAVARIN, *se levant vivement.* *

Un amant ! moi, j'ai un amant ?

SAVARIN.

Alors ce ne sera plus seulement une boucle de vos cheveux, mais le chignon tout entier qu'il couvrira de baisers et qu'il pressera sur son cœur.

MADAME SAVARIN.

Enfin ! je vous comprends ! Selon la douce habitude que vous avez prise, ce matin encore vous avez, pas à pas, suivi ma femme de chambre... et c'est sur un ridicule, un absurde soupçon, que vous avez bâti tout un édifice de calomnies et d'outrages... Cet édifice, il me serait facile de le renverser d'un mot : vous entendez, Monsieur, d'un mot, d'un seul... Ce mot, je ne le dirai pas. Je pense avec vous qu'une explication élargirait l'abîme creusé entre nous. Oui, je vais me retirer chez ma mère, cédant la place à l'indigne rivale que vous m'avez fait la honte de m'infliger. Adieu, Monsieur : Adieu !

(*Elle sort à droite.*)

* Madame Savarin, Savarin.

SCÈNE XIV

SAVARIN, BRIQUET.

SAVARIN.

Qu'a-t-elle dit ? une rivale ! quelles sottes idées s'est-elle mises en tête ? Mais que je suis donc naïf ! C'est une ruse de guerre. Ce matin elle m'accusait de crier *au voleur* ! afin de dépister les gendarmes... Parbleu ! c'est le jeu qu'elle joue à présent. (*Tirant sa montre.*) Mais l'heure se passe et les témoins de M. Pézénas ne se montrent pas.

BRIQUET, *entrant à gauche* *.

Monsieur !

SAVARIN.

Quoi ?

BRIQUET.

Monsieur...

SAVARIN.

Parleras-tu ?

BRIQUET.

Ernestine est rentrée.

SAVARIN.

Eh bien ?

BRIQUET.

Elle va se remettre en route pour une nouvelle course.

SAVARIN.

Ça m'est bien égal. **

BRIQUET.

Comment, ça vous est bien égal ! Mais puisque je vous dis qu'Ernestine est peut-être déjà dans la rue... Si vous ne la suivez pas, comment saurai-je ce qu'elle a fait, où elle est allée ? Les points sur les i ! nos conventions... quoi !

SAVARIN.

Quelles conventions ?

* Briquet, Savarin.

** Savarin, Briquet.

BRIQUET.

Ah ça, Monsieur, croyez-vous donc que je vous aurais fait des rapports sur votre femme, si je n'avais pensé que vous m'en feriez aussi sur la mienne ?

SAVARIN.

Laisse-moi tranquille, animal ; si tu es jaloux de ta femme, suis-la toi-même... mais va-t'en.... ton nez m'agace ; va-t'en !

BRIQUET.

Ah! Monsieur, ça n'est pas honnête ce que vous faites là! Quand on fait des conventions avec les personnes, c'est pour les tenir. Une supposition, je quitterais le service de Monsieur, je lui donnerais ses huit jours. Un homme en vaut un autre. Moi aussi j'ai droit à vos huit jours.

SAVARIN.

Va-t'en ou je t'étrangle comme un chien. Va-t'en. (*Brizambourg paraît sur le seuil de la porte du fond ; afin de n'être pas reconnu, Briquet se cache la figure derrière son tablier.*)

BRIQUET.

L'homme aux cylindres.... filons! et puissé-je rattraper Ernestine! (*Il sort vivement par le fond après que Brizambourg est entré.*)

SCÈNE XV

SAVARIN, BRIZAMBOURG.

SAVARIN.

Je pense, Monsieur, que vous m'êtes envoyé par monsieur Pézénas ?

BRIZAMBOURG.

Fectivement, Monsieur ; je suis son meilleur ami.

SAVARIN.

Vous êtes seul ?

BRIZAMBOURG.

Oui, Monsieur.

SAVARIN, *lui montrant un siège, à droite.*

Soit dit sans reproche, vous vous êtes fait attendre.
(*Ils s'asseyent.*)

BRIZAMBOURG.

A moins d'avoir des ailes, je ne pouvais pourtant aller plus vite: il n'y a pas dix minutes que je suis parti.

SAVARIN.

D'où?

BRIZAMBOURG.

D'ici.

SAVARIN.

Vous y êtes donc déjà venu ?

BRIZAMBOURG.

Sans doute.

SAVARIN.

Au fait! je crois vous reconnaître... c'est avec vous que je me suis croisé dans l'escalier.

BRIZAMBOURG.

C'est possible.

SAVARIN.

J'arrivais comme vous partiez. Soyez persuadé que je regrette ce contre-temps. (*Ils se saluent et se rassèyent.*)

BRIZAMBOURG, *à part.*

C'est le témoin du Savarin. (*Haut.*) Et moi, Monsieur, je regrette que l'on vous ait dérangé inutilement.

SAVARIN.

Vous dites?

BRIZAMBOURG.

Je dis que l'affaire est arrangée.

SAVARIN.

Arrangée? ...

BRIZAMBOURG.

Cela vous étonne, n'est-ce pas? Avouez que ça vous étonne.

SAVARIN.

Je ne vous cacherai pas que vos paroles me causent une extrême surprise. Je croyais que votre ami était l'insulté.

BRIZAMBOURG.

Fectivement, il est l'insulté.

SAVARIN.

Comment? il est l'insulté il et n'exige pas la satisfaction qui lui est due?

BRIZAMBOURG.

Tout au contraire, c'est l'insulteur qui refuse de nous donner la réparation à laquelle nous avons droit.

SAVARIN.

Ah! c'est trop fort! Ainsi, selon vous, monsieur Savarin refuserait de se rendre sur le terrain?

BRIZAMBOURG.

Mon Dieu, oui! Il parait que le duel est contraire à tous les principes de votre ami. Ce monsieur est un foudre de paix.

SAVARIN.

Qu'en savez-vous?

BRIZAMBOURG.

Il me l'a dit.

SAVARIN.

Où?

BRIZAMBOURG.

A cette place même.

SAVARIN.

Quand?

BRIZAMBOURG.

Lors de ma première visite. Il a même écrit sous ma dictée des excuses que Pézénas consent à accepter.

SAVARIN, *se levant.*

C'est impossible.

BRIZAMBOURG, *se levant.*

Impossible ! Dites donc... Impossible ? Serait-ce un démenti ?

SAVARIN.

Je vous affirme que Savarin n'est pas homme à reculer.

BRIZAMBOURG.

Ma foi, si vous le connaissez si bien, vous devez connaître aussi son écriture.

SAVARIN.

Vous avez là sa lettre ?

BRIZAMBOURG, *tirant une lettre de sa poche.*

La voici... non je fais erreur ; celle-ci est pour madame son épouse.

SAVARIN.

Donnez toujours, je la lui remettrai. (*Il prend la lettre.*) Mais l'autre... celle que vous attribuez au mari... où est-elle ?

BRIZAMBOURG.

Je ferais peut-être mieux de ne pas vous la montrer. Elle est conçue en des termes et dans une orthographe... Vrai, ça vous affligera de voir jusqu'où la peur peut faire descendre un poltron. (*Il sort un papier de sa poche.*)

SAVARIN, *s'en emparant.*

Ne craignez rien. (*Après avoir lu.*) On s'est joué de votre crédulité, Monsieur ; je m'appelle Savarin, et voici le cas que je fais de cette déclaration avilissante. (*Il déchire la lettre.*) Dites à votre ami que je suis à ses ordres, et que l'affaire soit terminée avant ce soir.

BRIZAMBOURG.

Ah ! sacrebleu ! Enfin je me trouve donc en face d'un homme ! Ça me fait plaisir... vrai... ça me fait plaisir.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, MADAME SAVARIN *.

MADAME SAVARIN, *entrant par la droite ; chapeau sur la tête, prête à sortir.*

Avant de m'éloigner, Monsieur, je viens vous restituer les clefs que je tenais de votre confiance. (*Elle lui remet un petit trousseau.*)

SAVARIN.

Confiance bien placée, n'est-il pas vrai ?

BRIZAMBOURG, *à part, avec admiration.*

Elle est charmante !

SAVARIN.

Troc pour troc, Madame ; voici une lettre de M. Pézénas.

MADAME SAVARIN.

Pour moi ?

SAVARIN.

Il faut bien le croire puisque votre nom est sur l'adresse. (*Tâtant la lettre.*) Il y a encore quelque chose dans l'enveloppe. J'imagine que c'est la réponse du berger à sa bergère ; une mèche deses cheveux sans doute... Dame ! une politesse en vaut une autre.

BRIZAMBOURG.

Un envoi de cheveux, lui ? et où les aurait-il cueillis ? Hercule est chauve comme un genou. (*A Savarin.*) Je présoupponne que je suis de trop céans.

SAVARIN. **

Non, restez ; nous n'avons pas fixé le lieux du rendez-vous. (*A sa femme.*) Eh bien, Madame, vous ne lisez pas ?

MADAME SAVARIN, *elle ouvre la lettre, il en tombe ... gant.*)

Q'uest-ce que cela ?

* Savarin, Madame Savarin, Brizambourg.

** Madame Savarin, Savarin, Brizambourg.

SAVARIN, *le ramassant.*

Mais c'est mon gant... celui que j'ai jeté à la figure de Pézénas... Pourquoi le renvoie-t-il ?

BRIZAMBOURG.

Que voulez-vous qu'il en fasse, à présent que la consultation a eu lieu ?

SAVARIN.

Quelle consultation ?

MADAME SAVARIN, *qui a lu la lettre.*

Veuillez prendre connaissance de cette lettre, Monsieur.

SAVARIN.

Moi ?

MADAME SAVARIN.

Et lisez-là tout haut, je vous prie ; ce sera votre châtiement.

BRIZAMBOURG, *à part, avec enthousiasme.*

Elle est charmante... (*Avec un soupir.*) Et pas d'enfants !

SAVARIN, *lisant.*

« Madame, un incident déplorable ne m'ayant pas permis d'utiliser vos cheveux pour la consultation que vous m'avez demandée, j'ai mis entre les mains de mademoiselle Amanda, ma somnambule extralucide, un gant de votre mari, tombé en ma possession d'une façon qu'il est inutile de vous révéler. L'oracle a parlé, Madame. Confiance, confiance ! Vous êtes destinée à avoir cinq garçons et cinq filles. Votre respectueux serviteur, Hercule Pézénas. »
Chère femme ! daigneras-tu oublier et pardonner ?

MADAME SAVARIN.

Peut-être, mais ce sera long. (*Elle ôte son chapeau.*)

BRIZAMBOURG, *à part.*

Quel gaillard ! cinq garçons et cinq filles ! Pézénas est peut-être allé un peu loin.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, BRIQUET. *

BRIQUET. (*Il entre par le fond en pleurant.*)

Ah ! mon bon maître, vous voyez le plus malheureux des hommes ! Sur votre refus de continuer à surveiller ma femme, j'ai été forcé de la surveiller moi-même. J'ai suivi Ernestine. Elle m'a conduit droit à une place de fiacres. Elle est montée en voiture avec un militaire. (*Faisant le geste de baisser les stores.*) Cric ! crac ! les stores... et ils sont partis au grand trot. Il ne me reste que votre affection au monde. (*Il veut embrasser Savarin.*) Je vous ai vu si petit !

SAVARIN, *le repoussant.*

Mons Briquet, je te pardonne... Mais tu peux courir toi-même après ta femme. Ton maître n'est plus à ton service.

BRIQUET.

Je vous regretterai ! Vous faisiez joliment bien mon affaire.

BRIZAMBOURG. (*Il coiffe Briquet avec la calotte posée sur la cheminée et le reconnaît.*)Ah ! c'est toi, animal ! (*Il lui prend l'oreille.*)BRIQUET *se mettant à genoux.*

Grâce, mon bon Monsieur Cylindre. Je vous fais mes excuses à deux genoux.

* Madame Savarin, Savarin, Briquet, Brizambourg.

